

*N*e panique pas, Lanie.
*N*e pète pas les plombs.

N'enfonce pas ta main dans la déchiqueteuse. De toute façon, elle ne passera pas.

Je cherche parmi la montagne de contrats empilés sur mon bureau – je vous jure, on doit bien abattre une douzaine d'arbres chaque fois qu'on vend une maison –, vérifie dans la poubelle, fouille dans mon sac à main, sans succès. Je ne trouve rien du tout !

Comment est-ce possible ? J'ai vingt-sept ans, du fil dentaire, des comprimés multivitaminés et des recharges d'agrafes dans mon tiroir. Je n'ai aucun livre à rendre en retard à la bibliothèque, ni aucune vignette expirée sur mon pare-brise. Je ne jette jamais de papiers sur la voie publique ; je ne mâche jamais la bouche ouverte. Je plie les genoux bien comme il faut lorsque je porte une charge lourde. Je suis à tous égards une adulte responsable. Et pourtant, allez savoir comment, je me suis débrouillée pour perdre la seule chose qu'il ne fallait pas perdre : ma bague de fiançailles.

– Lanie ?

Evan, mon fiancé, m'appelle depuis son bureau.

Zut.

— Une seconde.

Je recule ma chaise et cherche sous le bureau, mais ne trouve rien d'autre que quelques trombones et un petit animal en peluche. Manifestement, la femme de ménage ne sait pas à quoi ressemble un aspirateur. Oh ! mais c'est vrai, la femme de ménage, c'est moi.

— Où es-tu, Lanie ? insiste-t-il.

Sa voix se rapproche.

Je me relève, trop vite, et me cogne l'épaule contre le bureau. J'entends tomber le cadre argenté avec notre photo lors de la cérémonie des Trophées de l'immobilier de l'an dernier.

— Ah ! tu es là.

Evan s'avance vers moi, chemise Armani bien apprêtée et pantalon au pli impeccable, sa démarche révélant clairement une bonne éducation. Sa mère est professeur de littérature titulaire à Stanford, et son père, investisseur en capital-risque.

Evan sourit – ce même sourire qui lui valut d'accéder à la sixième place du classement des hommes d'affaires les plus séduisants dans l'*Arizona Republic*, le mois dernier. Mais, au-delà de son physique de Ken et de ses gènes d'excellence, Evan est un professionnel reconnu dans le milieu de l'immobilier. Il est admiré et respecté.

Et il est à *moi*.

Et moi..., grosse maligne que je suis, je me suis débrouillée pour perdre son gage d'amour.

Évidemment, je pourrais lui demander de m'aider à chercher, mais comment lui présenter la chose ? *Hé ! tu vas rire, j'ai paumé ma bague. Tu vois de laquelle je parle : un anneau de platine serti d'un diamant,*

celle qui se transmet de génération en génération. Elle appartenait à ton arrière-grand-mère, je crois...

Diversions tombant à point nommé, la porte du bureau s'ouvre, et voilà qu'entre mon cher vieil ami Hollis Murphy.

Vêtu de son habituelle salopette marine, dont la ceinture assortie ballote autour de sa taille, il peigne ses fins cheveux blancs avec ses doigts. Ses joues et son nez fleuris de couperose sont tout rouges.

D'un coup, tout va un peu mieux.

— Hollis, dis-je en contournant le bureau pour aller le serrer dans mes bras. Quelle bonne surprise !

Sa peau froide et humide empesté l'eau de Cologne, et il a l'haleine fétide, mais je m'en fiche. J'adore ce vieux bonhomme.

Nous nous sommes rencontrés il y a quelques années sur le parking d'un supermarché, quand j'ai percuté son pick-up avec mon caddie. Pour ma défense, le magazine *People* venait juste de sortir son numéro de « l'homme vivant le plus sexy » et publiait en page trente-sept une photo de Ryan Reynolds torse nu – dévoilant en détail ses abdos magnifiquement dessinés. Qui n'aurait pas été distraite ? Et puis, je n'avais fait que l'érafler. Bon, d'accord, je l'avais peut-être un peu cabossé. Mais Hollis ne m'en garda pas rancune et, depuis ce jour, nous sommes restés amis.

— Un gardien de zoo s'étouffe en mangeant une corne de gazelle, annonce-t-il en me prenant la main.

Chaque fois que nous nous voyons ou presque, Hollis me cite une nécrologie cocasse. C'est un rituel des plus glauques, et j'irai probablement brûler en enfer pour avoir ri du malheur d'autrui, mais je ne peux retenir un petit gloussement.

- C'est horrible...
- Elle n'est pas mal, non ? C'est ma Bevy qui l'a repérée.
- Comment va madame Murphy ?
- Elle baigne dans le bonheur. Aujourd'hui, nous fêtons notre cinquante-quatrième anniversaire de mariage.
- Félicitations ! dis-je en notant dans un coin de ma tête : *Envoyer du vin aux Murphy*. Des projets particuliers ?
- Elle cuisine des boulettes, ce soir. Mon plat favori.
- Génial. Quand est-ce que vous nous l'amenez ? Depuis le temps, je n'arrive pas à croire qu'on ne se soit encore jamais rencontrées. J'aimerais beaucoup faire sa connaissance.
- Elle en dit autant à ton sujet, mais je te jure, cette femme n'a pas une minute à elle. Bevy est plus occupée que la petite souris dans un appart de junkies.
- Evan s'approche et tend sa main.
- Monsieur Murphy. C'est un plaisir de vous voir.
- De même.
- Que nous vaut cet honneur ?
- Hollis farfouille dans sa poche et en sort un sucre d'orge, sa gourmandise préférée, dont il n'est jamais à court. Il me la tend.
- J'étais simplement passé offrir une petite douceur à Lanie-Lou.
- Ses yeux se posent sur moi, attendant ma réplique.
- « Car toute femme a le droit d'être gâtée. »
- Exact.
- Il pose sa main sur mon bras et demande :
- Tout marche comme tu veux ?

— Tout va pour le mieux, merci.

Sauf que je n'arrive pas à retrouver ma bague. Je balaie du regard la moquette.

— Bon, dit-il. Alors, je me sauve.

— Ça m'a fait plaisir de vous voir, déclare Evan.

— Transmettez mes amitiés à madame Murphy, lui dis-je en le raccompagnant.

— Je lui ai déjà transmis les miennes ce matin, répond-il, l'œil malicieux, avant de démarrer son pick-up et de s'éloigner.

À mon retour, Evan m'attend près de mon bureau, la paume tendue.

— Regarde ce que j'ai là.

Zut. Il l'a trouvée le premier.

Je m'avance vers lui avec une explication comique en tête, genre : « J'avais bien vu deux ou trois fourmis rôder autour. Les petites charardeuses. » Mais je reste sans voix en découvrant ce qu'il tient. Il ne s'agit pas de ma bague. Ce n'est pas le symbole de mon avenir qu'il tient, mais une partie de mon passé. Mon « bocal à souhaits ».

— Mon Dieu !

Je tends mes mains tremblantes vers le récipient en verre en tâchant de masquer mon émotion. Mais la nostalgie déferle en moi, comme une crue éclair dans le désert. Tout à coup, je sens à nouveau l'eau de Cologne de mon père camouflant l'odeur de sa cigarette quotidienne, et je réentends sa voix, habituellement claire et enjouée, me dire douze ans plus tôt d'un ton dur et intransigent : « Ce bocal est destiné à recueillir tes souhaits et tes objectifs, Lanie : aucun n'est trop grand ni trop petit. »

— Où l'as-tu trouvé, Evan ?

Ma voix tremble tout autant que mes mains.

— Dans un carton, au fond du placard de mon bureau. J'ai aussi retrouvé ta toque de diplômée. Peut-être pourras-tu la mettre tout à l'heure pour aller te coucher, me taquine-t-il, mais il a dû remarquer mon regard fixé sur le bocal, car il me caresse le bras.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je m'appuie sur mon bureau, encore tremblante d'émotion.

— C'est mon bocal à souhaits. Papa me l'avait offert. Mon Dieu, ça faisait des années que je ne l'avais pas vu.

La dernière fois que je l'avais eu entre les mains, je portais du gloss au bubble-gum et des bagues dentaires. J'approche le bocal de mon oreille et le secoue doucement pour écouter les morceaux de papier s'agiter.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ? demande Evan.

— Des petits billets de *fortune cookies*.

— Ceux avec des prédictions ?

— Oui. Chaque année pour mon anniversaire, papa m'emmenait au Lampion doré, un restaurant chinois à Mesa. (Je souris en me rappelant les lustres en forme de dômes frappés de velours rouge et les pompons pendillant dans la salle du restaurant.) Ils avaient un mur où étaient punaisées des dizaines de petites prédictions. Papa en avait décroché quelques-unes et m'avait dit : « Écris tes propres messages au dos. Trace ta propre voie, Lanie. »

Les souvenirs me reviennent. Je me rappelle le premier billet. J'y avais écrit : *J'apprendrai quelque chose de nouveau*. Papa avait hoché la tête d'un air satisfait comme je le glissais dans le bocal.

Aujourd'hui, je sens une boule se former dans ma gorge tandis que je passe mon pouce contre les ébréchures du verre.

— Papa m'avait fait promettre de vider le bocal, un jour. De revendiquer mes chances dans ce monde, et d'accomplir mes rêves et mes objectifs. Il m'avait fait promettre de le faire... avant mon mariage.

J'avais oublié la dernière partie de la promesse, jusqu'à maintenant. Evan replace une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

— Ton père aimait bien jouer avec le feu, pas vrai ?

— En effet, dis-je tout bas, les yeux rivés sur le bocal.

— Ça va ?

Je secoue la tête pour me vider l'esprit et force un rire.

— Oui, ça va. J'imagine que c'est juste ce vieux truc qui fait resurgir un tas de souvenirs.

Evan m'attire contre lui et me serre une minute.

Même si cela ne fait que raviver le manque et le regret, je laisse malgré tout mon esprit s'attarder sur ces souvenirs d'enfance avec mon père. L'époque où les dîners étaient faits de crêpes, le petit-déjeuner, de gâteau au chocolat, et où les blagues et les rires emplissaient notre estomac entre les repas. Même si j'ai du mal à l'avouer, je me demande ce que papa penserait de moi aujourd'hui ; je suis si différente de l'adolescente insatisfaite qu'il a connue. Serait-il fier de la femme que je suis devenue, ou déçu par ma vie bien structurée ? Ou, pire, indifférent ?

Evan se recule.

— Écoute, je ne veux pas te brusquer dans ce

moment intime, dit-il, mais je suis un peu dans la mouise. J'aurais besoin que tu me rendes un service.

Je bats des paupières pour chasser les larmes imprudentes qui me montent aux yeux.

— Oui, bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— Peux-tu aller chercher Weston Campbell à l'aéroport de Phoenix-Sky Harbor, au terminal d'affaires ? Il arrive de Los Angeles.

— Un nouveau client ?

— Non, un associé de mes parents devenu un ami de la famille. Tu ne l'as jamais rencontré ?

— Son nom ne me dit rien.

— Eh bien, toujours est-il qu'il doit me filer un coup de main sur un projet à venir.

— Comment vais-je le reconnaître ? Je n'ai aucune idée à quoi il ressemble.

Pour une raison quelconque, le nom de Weston Campbell m'évoque un fermier irlandais ventripotent aux cheveux épais, soulevant des bottes de paille au bout de sa fourche, l'haleine empestant le whisky derrière son sourire édenté. Je devrais me garder des jugements à l'emporte-pièce. Mais, franchement, ce serait d'un ennui mortel.

— Ne t'inquiète pas pour ça, répond Evan en tournant vers moi l'objectif de son téléphone. Souris.

— Attends.

Je pose le bocal sur mon bureau et passe ma main dans mes cheveux mi-longs châtons pour ébouriffer la frange qui tombe sur mes yeux vert trèfle. Une chance que j'aie opté ce matin pour ma robe sans manches préférée, resserrée au-dessus de la taille par une ceinture Michael Kors ridiculement mignonne.

— C'est bon, tu peux y aller.

Evan prend la photo.

Mince. Je crois que j'ai fermé les yeux !

Voici Lanie Howard, tape-t-il sur son clavier.

— C'est bon, je lui ai envoyé ta photo. Tu n'auras qu'à l'attendre à la sortie des passagers, et c'est lui qui te reconnaîtra. Le terminal d'affaires n'est pas immense.

Evan enfile sa veste et s'avance vers le miroir encadré de cuir accroché au mur pour y examiner son reflet. Il tourne la tête d'un côté, puis de l'autre, traquant l'apparition de « parasites », comme il appelle les deux cheveux blancs découverts en début d'année lors de son trentième anniversaire.

— J'y serais bien allé en personne, mais Weston a changé son vol, et, ce soir, j'ai cette conférence sur le 1031¹.

— À quelle heure arrive-t-il ?

— Dix-huit heures. (Evan se retourne et surprend mon coup d'œil à la pendule.) Je sais, les Cardinals² jouent ce soir. Tu rateras peut-être la première mi-temps, mais tu seras rentrée pour regarder la suite. Je te raconterai demain, ajoute-t-il avec un clin d'œil. Tu t'occupes de Weston ?

Faire le pied de grue dans un aéroport mal climatisé est la dernière chose que j'ai envie de faire, surtout si ça m'oblige à rater un match de la NFL, mais Evan est aux abois, et le boulot passe avant le plaisir ; alors, je cache mon dépit derrière un sourire et réponds :

— Bien sûr.

1. Aux États-Unis, article du code fiscal permettant de vendre sa maison pour en acquérir une autre de même nature sans subir d'imposition immédiate. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. Équipe de football américain de Phoenix.

— Génial. Weston descend au Biltmore. Contente-toi de le déposer là-bas.

Il passe son bras autour de ma taille et m'attire à nouveau contre lui, le bocal coincé entre nous. Ses lèvres caressant les miennes, il murmure :

— Je suis un homme très chanceux.

Il m'embrasse rapidement, puis file au volant de sa Mercedes tandis que je m'enfonce dans mon fauteuil. Je promène le bout de mon index sur la paroi du bocal, de haut en bas, en suivant une petite fêlure. « Promets-moi d'explorer la vie, m'avait dit mon père en plissant les yeux et en refermant ses mains sur les miennes. Promets-moi de colorier en dehors des lignes. » Et me voilà des années plus tard, parvenue à l'âge adulte, à me demander si je dois ôter le bouchon de liège. M'aventurer hors de ma zone de confort et prendre mes ambitions à bras-le-corps ; me remettre en question, comme je m'y étais engagée. *Est-ce que je dois colorier en dehors des lignes ?*

Ma boîte de réception me signale l'arrivée d'un mail, et mon esprit est brutalement ramené au moment présent. Je me retourne vers l'écran, et le flacon de lait de toilette posé à côté me rappelle pourquoi j'avais retiré ma bague : pour obtenir des mains douces grâce à une crème anti-âge à triple action hydratante. Derrière le cadre renversé, j'aperçois ma bague.

Merci, mon Dieu. Je passe la bague à mon doigt avec un ouf ! de soulagement. Je décide alors de me concentrer sur mon avenir plutôt que de réveiller les fantômes du passé, enfonce le bouchon du bocal et range le récipient dans mon sac à main. *Tout ça est de l'histoire ancienne.*

Une heure plus tard, je ferme les portes du bureau et me dirige vers ma voiture, jonglant entre une brassée de dossiers et un portable qui sonne.

— Hé ! lance Kit, ma meilleure amie depuis des lustres.

Elle mâchonne quelque chose, sans doute une barre de muesli à la papaye, vu qu'elle se nourrit exclusivement de ce genre de choses – elle reconnaît qu'elles ont un goût de carton-pâte, mais apprécie qu'elles puissent servir à remplacer la béquille du vélo de son fils, en cas de besoin.

— Tu veux qu'on se regarde le match autour d'une assiette de pelures de pommes de terre frites ?

— Ma foi, j'adorerais, mais là, je dois aller chercher un collègue d'Evan à l'aéroport. Ensuite, je me dépêche de rentrer pour voir, avec une montagne de paperasse sur les genoux, ce qui reste à voir de la seconde mi-temps. Flûte, dis-je – tout autant pour elle que pour moi –, il faut que je fasse un détour par chez Nordstrom¹. Evan n'a plus de crème à raser.

Son silence exprime un jugement assourdissant.

— Quoi ?

— Je me demande juste ce qui est arrivé à ma copine pour la vie, la fofolle qui traînait autour des tables de billard et dansait sur le bar après quelques verres. L'ogre des responsabilités l'a-t-il mangée toute crue ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

Elle prend une autre bouchée, puis lance avec assurance :

— Le Pied-de-Vigne, fête du Travail, dernière

1. Chaîne américaine de grands magasins.

année de fac. Tu dansais dans ta minijupe en jean. Le barman avait le bras tout poisseux après que tu l'avais éclaboussé avec ton martini citron. Il était furax.

Je laisse échapper un rire.

— La prochaine fois, on s'attablera avec nos consos.

Kit soupire.

— D'accord. Si tu me promets que la nana effrontée que je connaissais depuis le primaire est toujours là.

— Elle est toujours là. (*Quelque part.*) J'ai été occupée. (*Ces trois dernières années.*) Au fait, je t'ai dit ? Nous avons dix-neuf mandats, actuellement. Evan Carter Immobilier est placé deuxième ce trimestre dans le classement des ventes de résidences dans tout Phoenix. Evan a travaillé très dur.

— C'est *toi* qui as travaillé très dur. Sors t'amuser de temps en temps.

— J'y penserai.

— Sans déc' ?

— Sans déc'.

— O.K. Je t'appelle plus tard.

— Ça me va. Et pour ton info, Kit, c'était pas au Pied-de-Vigne, mais au Club 99. Et j'ai foutu le feu dans cette minijupe.

La route Interstate 10 mène directement à l'aéroport, mais, comme la circulation est fluide et que j'ai quelques minutes devant moi, je décide de zigzaguer par les petites rues du centre-ville. Je tourne sur Washington Avenue et m'arrête le long du chantier presque achevé du City Core. Une barrière de chaînes entoure le complexe urbain de vingt-huit mille mètres

carrés, qui rassemble dans ses deux tours anguleuses appartements en copropriété et locaux commerciaux. Je ne sais pas grand-chose du projet, si ce n'est que je suis épatée par la vision de l'architecte, car il, ou elle, avait prévu qu'à cette heure du début de soirée, le verre des tours capterait le coucher de soleil au-dessus du Camelback¹ et le refléterait sur la ville : deux peintures murales de l'époustouflant paysage désertique hautes de soixante étages.

Je descends de voiture et enroule mes bras autour de moi, puis pose les mains sur la barrière sans savoir si je frissonne à cause de l'automne qui approche ou des souvenirs que le paysage réveille en moi.

Le City Core est très différent du building qui s'élevait ici quand j'étais gamine, et dans lequel mon père travaillait. Celui avec le traiteur à l'angle, où papa me laissait commander moi-même mon café. Puis nous passions la matinée ensemble, à trier des photos de lui en train de faire du rafting, du deltaplane, de la descente en rappel, afin de choisir celle qui illustrerait le prochain article qu'il vendrait à un magazine.

— Est-ce que ton bocal à toi contenait certains de ces souhaits ? avais-je demandé un jour, la photo d'un panorama de montagne enneigé à la main, en m'efforçant de masquer mon excitation d'enfant.

— Non. Je n'ai pas besoin de bocal. (Il m'avait poussé du coude.) C'est *toi*, ma plus géniale aventure.

Mon cœur avait frémi quand papa avait prononcé ces mots. Plus que ça, il s'était gonflé de joie dans ma poitrine. *Tu es ma plus géniale aventure*. Jamais je

1. Montagne à Phoenix.

ne m'étais sentie plus aimée. Plus protégée. J'étais la personne la plus importante à ses yeux.

Six semaines plus tard, il quittait la maison.

Je lâche la barrière, comme si elle était électrifiée et qu'elle me punissait de laisser un stupide souvenir d'enfance me perturber. Franchement, quelle mouche m'a piquée ?

Tandis que je roule vers l'aéroport, les derniers rayons du soleil viennent illuminer ma bague de fiançailles, et je songe à ma vie. Dans trois mois, je serai l'épouse d'un homme fantastique, un modèle de principes et d'intégrité. Un homme gentil avec ma mère, qui finit mes grilles de mots croisés et continue de se lever quand j'arrive à sa table au restaurant. C'est à lui que je dois ce travail formidable que j'adore, au contact des clients. Mon avenir stable.

J'enfonce le bocal tout au fond de mon sac à main. Il faudrait que je sois folle pour l'ouvrir, et libérer la douleur et les promesses brisées de mon passé. Oui, papa est le premier homme que j'ai aimé. Mais c'est aussi le premier homme à m'avoir brisé le cœur.